



PHOTO OTHEL MORAND

Roland Barthes :
**le match
 Chanel
 Courrèges**
 arbitré
 par un philosophe

Si vous ouvriez aujourd'hui une histoire de notre littérature, vous devriez y trouver le nom d'un nouvel auteur classique : Coco Chanel. Chanel n'écrit pas avec du papier et de l'encre (sauf à ses moments perdus) mais avec de l'étoffe, des formes et des couleurs ; cela n'empêche pas qu'on lui prête communément l'autorité et le panache d'un écrivain du grand siècle : élégante comme Racine, janséniste comme Pascal (qu'elle cite), phi-

losophe comme La Rochefoucauld (qu'elle imite en donnant elle aussi au public des maximes), sensible comme Mme de Sévigné, frondeuse, enfin, comme la grande mademoiselle dont elle recueille le surnom et la fonction (voir ses récentes déclarations de guerre aux couturiers). Chanel, dit-on, retient la mode au bord de la barbarie et la comble de toutes les valeurs de l'ordre classique : la raison, le naturel, la permanence, le goût de plaire, non d'étonner ; on aime bien Chanel au « Figaro » où elle occupe avec Cocteau les marges de la bonne culture mondaine.

Que peut-on opposer d'extrême au classicisme sinon le futurisme ? Courrèges habille, dit-on, les femmes de l'an 2000 qui sont déjà les petites filles d'aujourd'hui. Mélangant, comme dans toute légende, le caractère de la personne et le style des œuvres, on gratifie Courrèges des qualités fabuleuses du novateur absolu : jeune, tempétueux, galvanique, virulent, fou de sport (et du plus abrupt : le rugby), amateur de rythme (la présentation de sa collection s'est faite au son du jerk), téméraire jusqu'à la contradiction, puisqu'il invente une robe du soir qui n'est pas une robe (mais un short) ; la tradition, le bon sens et le sentiment — sans lesquels il n'est pas en France de bon héros — sont en lui, dominés, et ne reparaisent discrètement qu'au coin de sa vie privée : il aime à se promener au bord de son gîte natal, dessine comme un artisan et envoie la seule robe noire de sa collection à sa mère, à Pau.

**La « durée » opposée
 à la « saison »**

Tout cela veut dire qu'on a partout le sentiment que quelque chose d'important sépare Chanel et Courrèges — quelque chose peut-être de plus profond que la mode ou du moins dont la mode n'est que la circonstance d'apparition. Quoi ?

Les créations de Chanel contestent l'idée même de mode. La mode (telle que nous la concevons aujourd'hui) repose sur un sentiment violent du temps. Chaque année, la mode détruit ce qu'elle vient d'adorer, elle adore ce qu'elle va détruire ; la mode vaincue de l'année passée pourrait adresser à la mode victorieuse de l'année présente ce mot

inamical que les morts lèguent aux vivants et que l'on peut lire sur certaines tombes : *J'étais hier ce que tu es aujourd'hui, tu seras demain ce que je suis aujourd'hui*. L'œuvre de Chanel ne participe pas — ou ne participe peu — à cette vendetta annuelle. Chanel travaille toujours le même modèle qu'elle ne fait que « varier », d'année en année, comme on « varie » un thème en musique ; son œuvre dit (et elle-même le confirme) qu'il y a une beauté « éternelle » de la femme dont l'image unique nous serait transmise par l'histoire de l'art ; elle repousse avec indignation les matières périssables, le papier, le plastique, dont on essaye parfois, en Amérique, de faire des robes. La chose même qui nie la mode, la durée, Chanel en fait une qualité précieuse.

**Le « chic » opposé
 au « neuf »**

Or, dans l'esthétique du vêtement il y a une valeur très particulière, paradoxale même, qui réunit la séduction et la durée : c'est le « chic » ; le « chic » supporte et même exige sinon l'usure du vêtement du moins son usage : le « chic » a horreur des apparences du neuf (on se rappelle que le dandy Brummell ne portait jamais un costume sans l'avoir fait un peu vieillir sur le dos de son domestique). Le « chic », ce temps sublimé, c'est la valeur clef du style de Chanel. Les modèles de Courrèges n'ont pas cette hantise : très frais, colorés ou même colorés, en eux domine le blanc, ce neuf absolu ; cette mode volontairement très jeune, avec ses références collégiennes parfois enfantines, infantiles même (chaussettes et chaussures de bébé), pour laquelle l'hiver est lui aussi une saison toute claire, est continuellement neuve, sans complexe parce qu'elle habille des êtres neufs. De Chanel à Courrèges la « grammaire » des temps change : le « chic » inaltérable de Chanel nous dit que la femme a déjà vécu (et si vivre), le « neuf » obstiné de Courrèges qu'elle va vivre.

**Le « style »
 opposé à la « mode »**

Le temps, donc, qui est style pour l'une et mode pour l'autre, sépare Chanel et Courrèges. Une certaine idée du corps aussi. Ce n'est pas par hasard que l'invention propre

de Chanel, le tailleur, est bien proche du vêtement d'homme. Le costume masculin et le tailleur chanelien ont un idéal commun : la « distinction ». La « distinction » était au XIX^e siècle une valeur sociale ; elle permettait dans une société récemment démocratisée où il était interdit aux hommes des classes dites supérieures d'afficher leur argent — chose toujours permise par procuration à leurs épouses —, de « se distinguer » tout de même par quelque détail discret. Le style de Chanel recueille, filtré, féminisé, cet héritage historique et c'est en cela, d'ailleurs, qu'il est paradoxalement daté ; il correspond à ce moment assez bref de notre histoire (qui est celui de la jeunesse de Chanel) où une minorité de femmes a enfin accédé au travail, à l'indépendance sociale et a dû transposer dans son vêtement quelque chose des valeurs masculines à commencer par cette fameuse « distinction », seul luxe qui reste aux



ROLAND BARTHES

Né en 1915, l'écrivain et universitaire français Roland Barthes fut successivement professeur à Biarritz, Paris, Bucarest et Alexandrie, avant d'enseigner à la Sorbonne.

Parmi ses ouvrages : un très remarqué « Michelet par lui-même » et « Sur Racine », violent coup de boutoir dans les traditions de la critique littéraire. Puis c'est « Mythologies » qui renverse la toile peinte de ce siècle pour en discerner les réalités.

Dans son dernier livre « Système de la mode » (éditions du Seuil) il a présenté celle-ci comme un langage dont il a dressé la grammaire à travers la presse féminine.

hommes uniformisés par leur travail. La femme de Chanel, ce n'est pas la jeune fille oisive mais la jeune femme affrontée à un travail lui-même discret, évasif dont elle laisse lire, dans son tailleur souple, à la fois pratique et racé, non le contenu (ce n'est pas un uniforme) mais la compensation, une forme supérieure de loisirs, la croisière, le yacht, le dragon-lit, en un mot le voyage, moderne et aristocratique, chanté par Paul Morand et Valéry Larbaud.

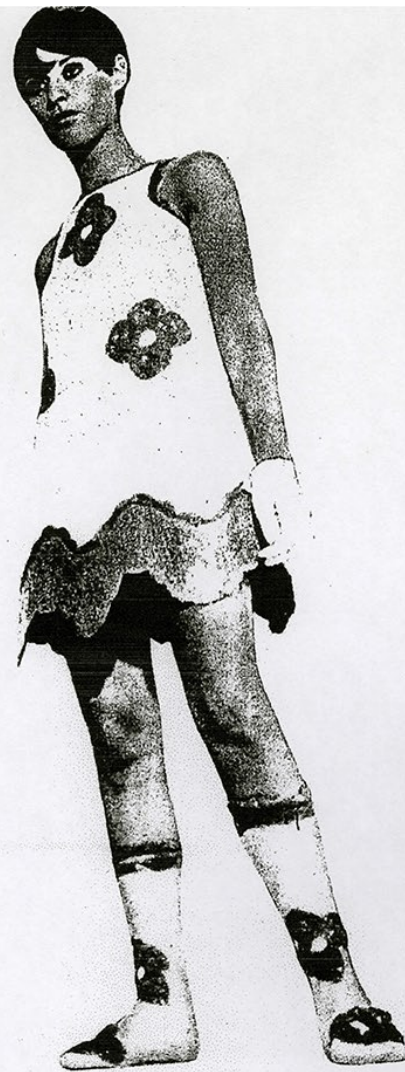


PHOTO MANUEL LITVAN

Ainsi, de toutes les modes, le style de Chanel est peut-être, paradoxalement, le plus social, car ce qu'il combat, ce qu'il repousse, ce ne sont pas, comme on le croit, les provocations futuristes de la jeune couture mais bien, plutôt, les vulgarités du vêtement petit-bourgeois : c'est donc dans les sociétés affrontées à un besoin nouveau de promotion esthétique, à Moscou — où elle va —, que Chanel risque d'être la plus efficace.

**La « tradition »
 opposée à la « novation »**

Il y a cependant une contrepartie au style de Chanel : un certain oubli du corps que l'on dirait tout entier réfugié, absorbé dans la « distinction » sociale du vêtement. Ce n'est pas la faute de Chanel : depuis ses débuts quelque chose de nouveau est apparu, dans notre société, que les nouveaux couturiers essayent de traduire, de coder : une nouvelle classe est née que n'avaient pas prévue les sociologues : la jeunesse. Comme le corps est son seul bien, la jeunesse n'a pas à être vulgaire ou « distinguée » : simplement, elle est. Voyez la femme de Chanel : on peut situer son milieu, ses occupations, ses loisirs, ses voyages ; voyez celle de Courrèges : on ne se demande pas ce qu'elle fait, qui sont ses parents, quels sont ses revenus : elle est jeune, nécessairement et suffisamment, tout à la fois abstraite et matérielle, la mode de Courrèges ne semble s'être donné qu'une fonction : celle de faire du vêtement un signe très clair de tout le corps. Un signe n'est pas forcément une exposition (la mode est toujours chaste) : on dit peut-être trop souvent que la jupe courte « montre » le genou. Les choses sont peut-être plus compliquées. Ce qui importe sans doute à un couturier comme Courrèges, ce n'est pas ce strip-tease tout matériel dont on s'indigne, mais bien plutôt de donner à tout le vêtement féminin cette expression *allusive*, qui nous rend le corps tout proche, sans jamais l'exhiber, c'est de nous amener à un rapport nouveau avec les corps jeunes qui nous entourent, en nous suggérant, par tout un jeu de formes, de couleurs et de détails qui est précisément l'art du couturier, que nous pourrions entrer en amitié avec eux. Tout Courrèges est dans ce conditionnel, dont le corps

Le match Chanel- Cournèges

(Suite de la page 43.)

féminin est l'enjeu : conditionnel que l'on retrouve dans les vestes très courtes (qui ne dénudent rien, mais impriment en nous l'idée d'une audace), dans la transparence fleurie du short du soir, dans les nouvelles robes à danser en deux-pièces, légères comme des dessous, dans cette mode sans « attaches » (au sens propre et figuré), où le corps semble toujours proche, familier et séduisant, facile et honnête.

Ainsi, d'un côté la tradition (avec ses renouvellements intérieurs), et de l'autre la novation (avec ses constantes implicites); d'un côté le classicisme (même s'il est sensible), de l'autre le modernisme (même s'il est familier). Ce duel, il faut croire que notre société en a besoin, puisqu'elle s'ingénie — du moins depuis quelques siècles — à l'ouvrir dans tous les domaines de l'art, et sous des formes infiniment variées; et s'il éclate aujourd'hui dans la mode, avec une netteté exception-

nelle, c'est que la mode est, elle aussi, un art, au même titre que la littérature, la peinture, la musique.

Deux noms comme deux rimes

Bien plus, le match Chanel-Cournèges nous apprend — ou nous confirme — ceci : aujourd'hui, grâce au formidable essor des moyens de diffusion, tels la presse, la télévision, le cinéma même, la mode, ce n'est pas seulement ce que quelques femmes portent, c'est aussi ce que toutes les femmes (et tous les hommes) regardent et lisent : les inventions de nos couturiers plaisent ou irritent, exactement comme un roman, un film, un disque. On projette dans les tailleurs de Chanel et les shorts de Cournèges tout ce qui s'agite de croyances, de préjugés, de sentiments et de résistances, bref, toute cette histoire de soi-même que l'on appelle d'un mot peut-être un peu trop simple : le goût.

Et cela suggère peut-être une certaine manière de prendre le match Chanel-Cournèges (si du moins vous n'avez pas l'intention d'acheter un Chanel ou un Cournèges). Passés dans cette grande culture de tous les jours, à laquelle nous participons par tout ce que nous lisons et nous voyons, le style Chanel et la mode Cournèges forment une opposition qui est beaucoup moins la matière d'un choix que l'objet d'une lecture. Chanel et Cournèges, ces deux noms sont comme les deux rimes nécessaires d'un même distique ou les exploits opposés d'un couple de héros sans lesquels il n'y a pas de belle histoire. Si l'on veut bien tenir rassemblés et indissociés ces deux côtés d'un même signe — celui de notre temps —, alors, on aura fait de la mode un objet vraiment poétique, constitué collectivement pour nous donner le spectacle profond d'une ambiguïté, et non l'embarras d'un choix inutile.

R.B.